

La dogmatique protestante du professeur Lemaître

Autor(en): **Grin, Edmond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **7 (1957)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380660>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA DOGMATIQUE PROTESTANTE DU PROFESSEUR LEMAITRE ¹

Depuis la publication de *L'expérience chrétienne*, de Gaston Frommel, en 1916, aucune dogmatique en langue française n'a paru. On doit se réjouir que le professeur Lemaître ait rompu ce long silence. ¹ Car, si intéressantes et utiles que puissent être pour nous les traductions d'exposés dus à des théologiens d'outre-Sarine ou d'outre-Rhin, ce ne seront pourtant jamais que des traductions, et d'ouvrages pensés dans une autre langue que la nôtre.

A qui s'étonnerait d'une publication si tardive — M. Lemaître enseigne la théologie systématique depuis tantôt trente ans — l'auteur donne cette double explication : pour un professeur qui reste volontairement associé de façon intime à la vie de l'Eglise, les loisirs sont rares. En outre il n'a jamais cherché à faire œuvre originale, à bâtir son système, mais bien à orienter ses étudiants et à leur communiquer un certain esprit.

Au lieu des titres qu'on aurait attendus : Dogmatique ecclésiastique ou Dogmatique réformée, M. Lemaître en a préféré un tout à la fois plus simple et plus large : Dogmatique protestante. Ce titre est un drapeau ; il exprime un vœu, une attente : l'avènement d'une théologie s'élevant au-dessus des oppositions confessionnelles, et ne se réclamant pas uniquement des grands réformateurs du XVI^e siècle. Au gré de l'auteur l'esprit protestant a toujours une certaine allure prophétique et se refuse catégoriquement à substituer à Dieu des formules humaines, quelles qu'elles soient.

En adoptant cette attitude M. Lemaître entend se libérer de tout biblicisme servile, et s'inspirer d'autant mieux de l'Ecriture sainte ; mais d'une Ecriture sans cesse confrontée avec la vie, et examinée avec un constant souci de tenir compte des résultats de l'étude historique du livre sacré.

¹ AUGUSTE LEMAITRE : *Foi et Vérité. Dogmatique protestante*. Genève, Editions Labor et Fides, 1954, 544 p.

Nous avons indiqué le climat théologique de cette dogmatique. Impossible, en revanche, de résumer en détail cet ouvrage très riche de substance. En voici les grandes lignes :

L'introduction est étonnamment brève en comparaison de tels prolégomènes qui s'écrivent aujourd'hui. Ses soixante pages abordent les questions essentielles : Définition et but de la dogmatique. Dogmatique et philosophie. Dogmatique et théologie biblique. La Révélation. L'histoire sainte. La connaissance religieuse. Tradition et liberté. Méthode et plan de la dogmatique.

Après quoi viennent sept parties successives, dans leur ordre classique : La doctrine de Dieu. L'action de Dieu dans la nature. L'action de Dieu dans l'homme. Jésus-Christ. Le salut et la vie chrétienne. La doctrine de l'Eglise. L'espérance chrétienne.

L'importance de chacun de ces vastes « chapitres » varie notablement. Ceux qui sont consacrés au Christ et au salut ont naturellement de beaucoup le plus d'ampleur.

* * *

Il faudrait pouvoir signaler tous les développements heureux, relever toutes les observations pénétrantes. Force nous est de nous en tenir à quelques points seulement.

Nous avons beaucoup goûté les remarques concernant les rapports de la dogmatique et de la théologie biblique. Il y a — nous dit-on — une manière « ambiguë et périlleuse » de se réclamer d'une théologie biblique. Cette science, il ne faut jamais l'oublier, est une discipline historique. Si la vie spirituelle se contente pleinement des trésors contenus dans les livres canoniques, il n'en va pas de même de l'étude scientifique de l'Écriture. Comment le savant se refuserait-il à essayer de situer Israël dans son cadre géographique et historique ? à tenir le plus grand compte de l'histoire comparée des religions ? à chercher en dehors de la Bible elle-même les origines de telles notions importantes, par exemple celle de Satan ? Aujourd'hui, par réaction contre d'incontestables exagérations, une certaine théologie s'applique à souligner l'unité de la révélation biblique. Cet effort peut avoir de bons résultats, à condition qu'il ne perde jamais de vue les diversités. C'est « construire à l'envers » le pont entre théologie biblique et dogmatique que partir d'un dogme. On fausse manifestement l'histoire quand, par exemple, on interprète toute la Bible à la lumière d'une doctrine de la chute qui ne joue pas de rôle ni chez les prophètes, ni chez le Christ. Car une théologie biblique dont les résultats sont indiqués à l'avance ne nous rend aucun service appréciable. L'utilité de la théologie biblique est d'illustrer l'opposition entre religion et système, et de nous mettre en garde, toujours à nouveau, contre le doctrinarisme.

On trouve des réflexions tout aussi pertinentes à propos des relations entre dogmatique et philosophie, à propos de la théologie naturelle, du rôle de la tradition. Et que d'expressions bien frappées : la foi, toujours un engagement ; la création, un mode de l'activité continue de Dieu ; le culte des saints, une manière de déprécier la foi en la Providence ; Jésus-Christ, apparition d'un terme imprévu ; l'élection, non une certitude première mais dernière ; l'Eglise du Nouveau Testament, une pneumatocratie ; l'espérance chrétienne, un donné tout autre que les doctrines dans lesquelles elle cherche, malaisément, à s'exprimer.

Si nous admirons, si nous approuvons sur de très nombreux points, nous sommes loin de pouvoir le faire toujours. Par respect pour M. Lemaître et pour son effort théologique si probe, nous nous sentons obligé de formuler plus d'une critique.

Le dogmaticien de Genève parle souvent d'expérience religieuse *authentique*. Jamais, si nous ne faisons erreur, il ne définit ce terme. On ne peut que le regretter.

Selon notre auteur, mieux que toute autre la théologie de l'expérience permet l'obéissance à l'esprit de Jésus et la pleine compréhension de son message. Nous l'avons cru un temps. Nous ne le croyons plus. En effet, outre le fait que la théologie de l'expérience lie (dans une très large mesure) le Saint-Esprit à l'individu (et non à la Parole écrite comme le faisaient de façon si sagace les réformateurs), cette théologie risque toujours de nous enfermer dans le domaine étroit de la pure psychologie. Il suffit pour s'en convaincre de lire attentivement tels fragments de l'ouvrage du doyen Henri Bois : *La valeur de l'expérience religieuse*. Ce qu'il dit de la nature de cette expérience, de ses conditions, de sa signification et de sa fonction particulière est des plus significatifs. Pour autant nous ne songeons pas à exclure l'expérience individuelle d'une dogmatique chrétienne. Mais nous ne pouvons plus la considérer comme la source, ni même comme une des sources de la dogmatique. Elle n'a qu'un rôle — indispensable — d'intermédiaire, grâce auquel les données de l'Écriture peuvent entrer en nous et devenir nôtres. Rien de plus.

Est-il exact, d'autre part, que pour l'apôtre Paul, il y ait une connaissance religieuse naturelle ? Le débat entre théologiens sur ce grand sujet est loin d'être clos. Toujours à nouveau il reprend, et nous ne songeons pas à l'ouvrir dans ce bref compte rendu. Disons seulement que les quelques lignes qui y sont consacrées (p. 79) sont par trop succinctes.

M. Lemaître en finit bien vite à notre gré avec le difficile et douloureux problème de Satan. Ses remarques à ce propos et la justification de son attitude théologique face à la satanologie tiennent en

moins de quatre pages. C'est peu pour un sujet de pareille importance et qui connaît aujourd'hui, chez les fidèles de nos Eglises et chez certains théologiens, un regain d'actualité. N'y a-t-il pas quelque chose de démoniaque dans et derrière les événements auxquels nous avons assisté — de près ou de loin — entre 1939 et 1945, et ceux qui se déroulent de nouveau actuellement ?

Il est vrai que la Bible ne nous présente pas des données parfaitement claires sur ce sujet. Elle oscille entre deux tendances : tout rapporter à Dieu lui-même, y compris les tentations qui sollicitent l'homme et les malheurs qui l'accablent ; ou au contraire affirmer que Dieu a recours à des messagers quand il envoie la ruine et la mort. Ce dualisme, on le sait, est particulièrement accentué dans le quatrième évangile... Et pourtant Jésus, de toute son âme, a cru à Satan, le prince de ce monde. Il est apparu ici-bas pour détruire les œuvres du Diable. Cette figure sinistre est-elle simple représentation ? Car enfin le Satan du Nouveau Testament est bien plus puissant que celui de l'Ancien : il est à la tête de tout un royaume ; bien plus redoutable, aussi : il n'est plus dépendant de Dieu, il est son ennemi.

A notre sens, si l'Évangile est original quant à sa notion de Dieu, il l'est aussi — et cela n'a rien de surprenant — quant à sa notion de Satan. Dans le Nouveau Testament nous ne sommes plus en présence de la lutte de deux *principes* antagonistes, à laquelle l'être humain assiste comme de l'extérieur. De toute nécessité l'homme prend parti dans cette lutte. Car s'il ne veut pas se placer sous la dépendance *totale* de Dieu, il tombe inmanquablement sous la dépendance *totale* de l'Autre : le Malin. N'est-il pas frappant que le même Christ, qui a apporté aux hommes la certitude de la grâce divine, ait enraciné dans le cœur de ces mêmes hommes la notion d'un Satan personnel ?

Par l'adoption de cette doctrine, le problème du mal n'est certes pas résolu. Le poignant mystère demeure. Mais le péché n'est envisagé dans sa réalité entière et tragique que quand on a reconnu en lui et derrière lui une puissance personnelle, surhumaine : celle de Satan. Toute religion élevée est dualiste, aimait à dire le professeur Buonaiuti ; et l'Évangile, lu sans idée préconçue, est infiniment plus dualiste que nous ne le croyons.

Un mot encore — il en faudrait beaucoup pourtant — à propos de la nécessité de l'intercession actuelle de Jésus-Christ. A en croire M. Lemaître, la pensée de l'intercession continuelle du Christ pour nous auprès de Dieu peut jouer son rôle dans les instants de lutte et d'obscurité. Elle n'est pas une affirmation nécessaire de la piété authentiquement évangélique, parce que cette piété vit dans l'atmosphère de l'immédiateté du contact entre l'âme et Dieu. C'est vrai. Nous redoutons pourtant qu'à se passer de la certitude de

l'intercession actuelle du Sauveur, on n'aboutisse — *nolens volens* — à considérer l'action rédemptrice du Christ comme appartenant à un lointain passé, à oublier que le Seigneur ressuscité est vivant donc agissant, et à sous-estimer la puissance redoutable du péché en chacun de nous.

Nombre d'autres sujets abordés par notre collègue de Genève demanderaient examen et discussion. C'est précisément l'un des mérites de cette Dogmatique protestante de susciter la réflexion et de faire surgir questions et objections. Un dialogue s'engage avec l'auteur, et se poursuit jusqu'à la fin de la lecture. Jamais on ne se sent écrasé ni contraint par une pensée qui voudrait s'imposer. Toujours le lecteur est sollicité. N'est-ce pas là la vraie méthode libérale ?

EDMOND GRIN.

N.B. L'absence complète d'un index des matières traitées, et des noms d'auteurs cités sera regrettée par plusieurs.